

Discours prononcé à l'occasion de la remise des *Mélanges L'esprit des Lettres*

au Professeur Jean-Pierre Landry

3 décembre 2010

Madame le Recteur, Monsieur le Président, Monsieur le Vice-Président, Madame le Doyen,

Chers amis, chers collègues,

Les lois du discours classique m'obligent à commencer par *l'excusatio propter infirmitatem* : l'orateur doit s'excuser pour son indignité, pour son incapacité et pour le caractère largement immérité de l'honneur qui lui est fait.

Vous l'avez compris, c'est en général un pur exercice de rhétorique, dont personne n'est dupe. Vous imaginez Mme de Sévigné disant qu'elle n'a jamais su composer une belle lettre ou La Fontaine déclarant qu'il n'a écrit que des fables sans intérêt : – cela ne tromperait aucun de leurs auditeurs.

Or, ce matin, il se produit un phénomène rare, et qui restera peut-être dans les annales de la rhétorique : c'est avec une pleine sincérité que je vous déclare que je ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites. Des *Mélanges* ! Mais c'est réservé aux grands chercheurs couverts de titres et de médailles. Moi, j'ai simplement été un professeur dévoué, trouvant son bonheur dans l'échange privilégié que constituent les cours, dans les progrès de ses étudiants, dans leur épanouissement qui les conduisait souvent à faire mieux que moi et -oserai-je le dire – dans la joie qu'ils me disaient trouver dans ma façon d'étudier les textes du XVII<sup>e</sup> siècle. Tout cela, il faut le reconnaître, n'a rien de bien impressionnant!

Mais, à la réflexion, je sais que mon mérite n'est pas à l'origine de ces *Mélanges*. Non ce n'est pas mon petit mérite, c'est votre grande amitié. Votre amitié et votre générosité. Eh bien, permettez-moi de vous le dire, cela m'honore et surtout vous honore encore davantage. Car dans notre métier, il est juste, il est bon, il est nécessaire qu'à côté de l'intellect et de l'érudition, il y ait aussi une place pour le coeur.

Le coeur, au XVII<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas seulement comme aujourd'hui le siège de la sensibilité, c'est le fond même de l'être humain, le siège de sa volonté la plus intime tournée soit vers le bien soit vers les perversions. Il est évident que votre volonté, en la circonstance, est tout

entière tournée vers la bonté, la délicatesse et l'indulgence.

Le titre que vous avez choisi pour ces *Mélanges*, *L'Esprit des Lettres*, est particulièrement bien choisi. Les lettres, les belles lettres comme l'on disait jadis, ont été comme pour chacun de vous une de mes raisons de vivre. J'y ai toujours trouvé des trésors de sagesse et d'admirables divagations, des beautés aux visages contradictoires, des pensées profondes et des imaginations extravagantes – bref un monde toujours divers, toujours nouveau où l'on ne s'ennuie jamais.

Je ne prétends pas ici faire l'éloge de la littérature ; d'autres l'ont fait avant moi, et bien mieux que je ne saurais l'entreprendre, mais je veux néanmoins témoigner du plaisir rare, délicieux, toujours renouvelé, que l'on éprouve en tournant les pages d'un livre. « Ce vice impuni, la lecture » disait Valéry Larbaud ; « cette joie infinie, la lecture » me permettrai-je d'ajouter. Heureux, mille fois heureux le professeur qui a réussi à transmettre ce virus, cette passion à ses étudiants, celui-là n'aura pas perdu son temps ni gâché son énergie. Il leur aura fait un cadeau rare, inappréciable, inoubliable.

Évidemment, le mot **esprit** a été choisi par mes collègues et amis pour son ambivalence, pour son ambiguïté - au XVII<sup>e</sup> siècle, on aurait dit pour son caractère équivoque. Naturellement, je ne pense pas que vous ayez donné à ce mot la signification d'*essence*, car nul ne saurait s'arroger le droit de penser qu'il a touché un jour l'essence de la création littéraire. Non, je crois plutôt que vous avez voulu jouer sur le sens religieux et sur le sens humoristique du mot. Mais attention : nous touchons là des matières délicates.

L'esprit, en effet, dans la Bible, c'est la *ruah*, c'est-à-dire rien de moins que le souffle de Dieu, le souffle créateur qui, au début de la *Genèse*, plane sur les eaux et préside à la création. Il va de soi que nous sommes ici bien loin de toute réalité qui pourrait concerner un simple professeur de littérature. Et pourtant, cela fait bien partie des notions que jour après jour les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle m'ont conduit à étudier, à essayer de comprendre. En effet, il faut vous dire, ou plutôt vous confesser, que j'avais choisi de me spécialiser dans la littérature religieuse du Grand Siècle. Mais il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que ce sont en réalité tous les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle qui sont profondément imprégnés de culture religieuse – y compris les plus libertins d'entre eux. Donc la spiritualité imprègne tous ces textes, toutes ces oeuvres, et la découvrir, l'analyser – jusque dans son étrangeté - n'a pas été le moindre de mes plaisirs.

Mais l'esprit, c'est aussi la vivacité piquante de l'intellect, l'ingéniosité dans la façon de concevoir et d'exposer une idée. L'esprit est alors synonyme de finesse, de malice et d'humour. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'esprit n'est pas facultatif : pour l'honnête homme c'est un devoir, car la faute majeure, le péché irrémissible, c'est d'être ennuyeux, c'est-à-dire dépourvu d'esprit. Pour La Bruyère, par exemple, l'humanité se divise tout naturellement en deux catégories : les sots et les hommes d'esprit. Vous pourriez d'ailleurs appliquer cette règle à beaucoup d'autres auteurs, je pense

à Molière, à Corneille, à La Rochefoucauld etc. Mais je cesse un instant d'être pédant (ce qui est d'ailleurs l'un des antonymes de l'homme d'esprit) et je vais vous faire une révélation un peu inattendue. Si j'ai parfois et par hasard été spirituel, je le dois à mes origines poitevines. Oui, le Poitevin ne devient pas spirituel, il naît spirituel. Je vais vous en asséner la preuve en vous citant mon presque double, mon quasi jumeau, né comme moi près de Poitiers en 1948 : il s'agit de Jean-Pierre Raffarin. On lui doit quelques trouvailles inimitables. J'ai vérifié mes sources et je peux vous en garantir l'authenticité. Ainsi quand il était premier ministre, il a un jour déclaré : « Le problème, en France, c'est que les veuves vivent plus longtemps que leurs maris ». Une autre fois, il a osé cette formule audacieuse : « Si on met la voiture France à l'envers, nous n'aurons plus la capacité de rebondir », et enfin cette déclaration sur France 3, le 8 décembre 2008 : « Il vaut mieux pour Poitou-Charentes être au Nord du Sud qu'au Sud du Nord ».

Après cette démonstration, je pense que vous serez peut-être persuadés que mes cours devaient être truffés d'aphorismes éclatants, pour ne pas dire fascinants ! Je dois dire, à la vérité, que je n'en ai retenu aucun. C'est sans doute qu'ils ne devaient pas être mémorables. Et puis, dans ce domaine, il faut toujours se méfier des imitations, comme disait Charlie Chaplin, qui aimait rappeler cette histoire vraie qui lui était arrivée à Londres aux alentours des années 1935. Il avait vu dans son hôtel une affiche annonçant un concours de sosies de Charlot. Toujours facétieux, il se présenta au concours... et ne fut classé que 27<sup>e</sup>. Il en tira donc la leçon que le monde était rempli d'imposteurs qui se faisaient passer pour des experts. Je traduirais de façon un peu triviale : le monde est plein de charlots.

Il est cependant un ouvrage où les deux sens du mot « spirituel » se rejoignent, c'est évidemment la Bible. Je voudrais simplement ici faire allusion à un épisode que je considère comme l'un des textes fondateurs de l'humour juif. C'est un passage du *Livre des Juges* où il est question d'un personnage qui s'appelle Ehoud, dont le nom signifie « le droitier », mais qui, précise malicieusement le texte, était justement gaucher. Cet Ehoud va tuer héroïquement le roi ennemi et idolâtre, Eglon, qui lui avait accordé un entretien très privé dans ses latrines. Mais comme Ehoud ne pouvait pas sortir par la porte, qui était surveillée par de solides gardes, il dut s'enfuir par un trou. Les Bibles chastes et pudiques traduisent ce trou par fenêtre mais il s'agit d'une licence de décence. Il est probable qu'il s'agissait d'un tout autre trou, moins séant, moins hygiénique et moins parfumé : vous voyez que l'odeur de sainteté peut prendre des fragrances inattendues. Il y a donc à la fois dans ce texte une situation burlesque, un calembour par antonymie et une leçon d'héroïsme et de sacrifice pour la plus grande gloire de Dieu.

Mais comme je sens que votre patience atteint ses limites et que votre attention va bientôt laisser place à la somnolence, je vais conclure ce semblant de discours. Je serai bref, car je n'ai pas de message, pas de vérité définitive sur le monde, ni même sur l'Université, à vous délivrer. Je veux

surtout tout simplement mais très sincèrement vous exprimer ma gratitude. Votre initiative de me dédier ce volume de *Mélanges* me va droit au coeur, particulièrement en ce moment où ma santé est devenue précaire. Vous savez qu'un des pièges de la maladie, c'est qu'elle vous enferme, vous incite à vous replier sur vous-même; or par cette démarche, vous venez une fois de plus de briser le cercle perfide de la solitude. Ce faisant, vous avez su parfaitement conjuguer la délicatesse de l'amitié avec l'essence de la littérature qui constitue, si j'en crois Claude Roy, « le plus court chemin d'un homme à un autre ». Par ailleurs, comment ne pas avoir aujourd'hui une pensée particulière pour ma famille, en particulier pour Marie-Madeleine qui, après m'avoir accompagné durant mes 40 ans de vie universitaire, est devenue maintenant la plus dévouée et la plus habile des infirmières.

Enfin, je vais vous faire une petite confidence, que certains d'ailleurs ont peut-être déjà entendue : j'ai commencé ce métier parce que j'aimais la littérature, mais bien vite je l'ai fait d'abord parce que j'aimais mes étudiants. Les témoignages que je reçois en ces moments difficiles me prouvent que certains me le rendent bien et c'est sans doute une des raisons qui me fait regarder mon bref avenir avec sérénité.

Je terminerai donc en réaffirmant ma devise – que j'ai empruntée à un missionnaire du XIXe siècle : « Vive la joie quand même ». Oui, vive la joie malgré les difficultés que nous pouvons rencontrer dans notre vie de tous les jours, depuis les petits embêtements jusqu'aux plus graves soucis. Vive la joie et vive la vie, que j'aime tellement, au point de croire qu'elle ne saurait s'arrêter ici-bas et qu'elle se prolongera dans une éternité de bonheur – c'est ce que je souhaite très sincèrement pour chacun et chacune d'entre nous.

Jean-Pierre Landry